

Pascale Rodts-Rougé

La petite maison dans le jardin

(Sur Guy Goffette)

Mai 2020

Depuis qu'un jour, enfant, il aperçut de dos, au confessionnal, les jambes en bas résille d'une inconnue, Guy Goffette est un homme à femmes.

Il y a eu Jeanine, douze ans, qui promet un baiser à Goffette, alias Simon (huit ans) ; il y a eu la Monette, quarante-deux ans, la cuisse légère et la voix folle, qui initie Simon (onze ans) aux ébats et aux malheurs de l'amour. Il y a eu les femmes en L : Laure, « Luce, Lili, Léonce, Léone, Lenny, et Marielle aussi, et Isabelle, Christel, Estelle et Claire, Clara, Claude, Clotilde, enfin, toutes les femmes en ailes, mes préférées pour leur côté volage et volatile¹ ».

Et puis un jour il y a eu Partance. Avec Partance, c'est autre chose. Car elle n'a ni ailes pour s'échapper, ni jambes à confesse. S'il fallait parler du corps de Partance, c'est plutôt à des corps lourds qu'il faudrait penser : celui de la Bonne Mère, la Sœur qui faisait la classe à la petite école et sous la jupe de laquelle il devait aller – « Allez, mon garçon, en enfer ! C'est là où vont tous ceux qui ne sont pas sages.² ». Ou bien encore le corps de la Grande Germaine, « dans les cent-vingt kilos », qui pour réchauffer Simon tombé dans le lavoir le « fourre » « tout nu dans sa chaleur, contre ses seins et son ventre³ ».

Partance, c'est une femme en *-ance*, comme Constance, Hortense ou Clémence ; de ces prénoms d'autrefois, rimant avec patience, qu'on voit aux

¹. Guy Goffette, *Presqu'elles*, « Marée basse », « Les ailes du collègue », Gallimard, coll. « Blanche », 2009, p. 105.

². Guy Goffette, *Une enfance lingère*, « L'enfer est un paradis », Gallimard, coll. « Blanche », 2006, p. 49.

³. *Ibid.*, « Le soutien-gorge de Moïse », p. 35.

jeunes filles de la campagne, aux bonnes à tout faire et ou aux vieilles filles des lendemains de la guerre de 14.

Partance, c'est bien plus qu'une femme, c'est une caravane. Une caravane avec laquelle Guy Goffette vit une histoire d'amour. Et comme souvent, cela finit mal.

Avant Partance, il y a eu la maison d'enfance, dont il cherche à s'échapper, en fréquentant la demeure de la Monette, en se mariant, en fuyant au Canada. Une maison-prison identique, pourtant, à celle où il « s'encalmine » plus tard, avec femme et enfants, ne trouvant de bonheur que dans la vieille caravane, placée au fond de son jardin en guise de bureau.

Partance, un joli nom pour rêver de départ à peu de frais. Mais la parenthèse heureuse porte aussi en elle ses démons : les maisons maudites ne sont jamais bien loin. Partance, ça commence comme partir et ça finit comme souffrance.

* * *

Maison-prison

A Romponcelle

Les Goffette habitent à Romponcelle, un hameau situé à la croisée de la Lorraine Belge, de la France et du Luxembourg, sur les bords de la Semois. La maison familiale a un air bien conventionnel, avec son salon ouvert pour les grands occasions - communions solennelles, veillées funèbres, etc.

Au sol, du « parquet en chêne clair, paraît-il. Quelque chose de chic, de la marqueterie à l'ancienne » comme voulait le père. Au mur, de la tapisserie renouvelée tous les quatre ans à « coups de grosses fleurs rouges pour faire oublier les zébrures bleues d'hier, ou avec des oiseaux des îles pour voyager loin dans ses pantoufles, et pour pas cher.⁴ »

En guise de décoration, un tableau représentant une gitane « aux seins d'opéra⁵ », vite remplacée, sur ordre du grand-père Elisée, par « une biche en carton-pâte ». Et sur les meubles, des objets qui décorent à peu de frais :

⁴. Guy Goffette, *Géronimo a mal au dos*, Gallimard, coll. « Blanche », 2013, p. 58.

⁵. *Ibid.*, p. 70.

« les petits travaux d'aiguille, napperons, broderies, souvenirs de l'école ménagère ; les babioles, assiettes d'étain, bougeoirs, statuettes en plâtre qui s'empoussièrent sur l'appui d'une cheminée d'apparat blanche et rose et, couronnant le tout, au-dessus de la porte, le crucifix fait main en boîtes d'allumettes imbriquées, passées au brou de noix⁶ ».

Voilà pour le salon, qui n'est pas sans rappeler « la laideur des parloirs, boiseries, inconfort et compagnie⁷ » du pensionnat. La chambre de Simon est tout aussi désagréable, avec ses draps glacés. Paresse et plaisir ne font pas bon ménage dans la demeure - à peine le lit grince-t-il parfois dans la chambre des parents.

Quant à la cave, mieux vaut ne pas y être enfermé, comme Simon lorsqu'il refuse de finir son assiette d'endives braisées. Lesquelles refroidissent pendant qu'il jette des boulets de charbon contre le mur en scandant : « chi-con, chie-con, con-chi, qu'on chie !⁸ »

Dans la maison terne, triste, modeste, il n'y a ni baignoire en fer ni machine à laver : le père en parle, la mère en rêve. Quant à la cuisine, elle n'est guère plus accueillante. C'est sur la table de la cuisine, « chauffée au transistor⁹ », sous la pendule à coucou, que la mère décrotte les chaussures et que d'autres fois, en bigoudis, elle repasse. C'est aussi là que Simon, sa mère et ses frères mangent en silence dans la crainte d'une gifle du père, mal luné ou fatigué. Le verdict est sans appel :

« Qu'est-ce qu'une maison où l'on ne rit pas, me dis-je, une maison où l'on ne chante pas, où l'on ne s'embrasse pas, ou alors si distraitement, à de si rares occasions, que ça compte pour du beurre ? Qu'est-ce qu'une maison où l'on ne dit jamais mon enfant, mon soleil, mon petit cœur, je t'aime : qu'est-ce qu'une maison où on ne lit pas, à l'exception du journal et du papier peint, jamais un vrai livre ? Qu'est-ce ? Un écran vide, un parapluie quand il pleut, un brasero quand il fait froid, une cantine quand on a faim, et la cantinière vous rabroue si son unique menu vous déplaît ; un lieu clos où les murs sont seulement des murs auxquels on ne peut que se cogner ?¹⁰ »

⁶. *Ibid.*, p. 42.

⁷. *Ibid.*, p. 85.

⁸. Guy Goffette, *Une enfance lingère*, « L'enfer est un paradis », *op. cit.*, p. 40.

⁹. Guy Goffette, *Eloge pour une cuisine de province*, « Des fenêtres d'abois », « 2. Enfances », « Génération », Poésie/Gallimard, [1988] 2000, p. 68.

¹⁰. Guy Goffette, *Géronimo a mal au dos*, *op. cit.*, p. 56.

Rien à voir avec la maison de la grand-mère chez qui l'enfant vit pendant un an, après la mort du grand-père. Là, dans la cuisine, ça sent parfois les confitures et souvent le café :

« J'aimais tourner la manivelle du petit moulin fixé au vaisselier et j'aimais le bruit croquant des grains broyés et l'odeur enivrante du café tout frais. Mais le café pour grand-mère était un sacrement. Elle en buvait deux par jour après le repas, le petit doigt en l'air et les lèvres pincées ; moi, je la regardais comme si elle allait d'une minute à l'autre se transformer en princesse de conte de fées, entraîner la cuisine avec elle dans un boudoir avec des lustres, mais elle reposait la tasse et soupirait de contentement¹¹ ».

C'est par la poésie qu'il rendra hommage à cette cuisine de conte de fées, tout en odeurs et saveurs. Une cuisine repeinte aux couleurs de la nostalgie : des couleurs vives, simples, comme dans les magazines où Simon découpait des pin-up pendant que la Monette jouait au docteur avec le docteur dans la pièce voisine :

« Cuisine est mot de pluie pour petites filles en bonnet rouge
qui colorient le ciel en vert et les prairies en bleu
convertissent le loup en agneau
et mêlent les fraises des bois au feuillage des arbres de la mer¹² ».

Rien à voir non plus avec la maison de la Monette, même si au fil de jours d'un été torride, elle se révélera moins bonbonnière que maison d'Ogresse. Au début Simon est ébloui par cette maison située à l'autre bout du village, dans le hameau bien nommé le Haut-Mal :

« De la moquette blanche partout, de petits tapis d'Orient par-dessus, rouges, à caissons jaunes et orange, avec des franges longues comme la main ; et des coussins, des meubles de prix qui rutilent, chinoiserie et dorures, et des tableaux sur tous les murs, oh pas des biches à la source, nouées à gros point comme à la maison, dans des

¹¹. Guy Goffette, *Une enfance lingère*, « Calamity Jeanine », *op. cit.*, p. 86.

¹². Guy Goffette, *Eloge pour une cuisine de province*, « Les portes de la mer », « 1. Une montagne de silence », *op. cit.*, p. 85.

cadres en raphia, mais des monsieurs sombres, laids, poseurs en col blanc rigide et lavallière¹³ ».

Là, c'est luxe et volupté, sur fond de musique – Henri Salvador, « Blouse du dentiste », de préférence. Une vraie maison de cocotte. Dans le salon, une table vernie, une chaise en velours, et des bergères. La cuisine, « fraîche » avec « son carrelage de tomettes » fait oublier à Simon la « fournaise de l'appartement, aux lattes du plancher disjointes, au lino crevassé ».

Mais par-dessus tout il y a la salle de bain. Pas de lessiveuse où plonger le samedi à la hâte, parce qu'il fait froid. Non. Mais « un lac, où lavabo, baignoire à pattes de lion, placards peints en blanc semblent flotter, tandis que les chromes de la robinetterie lancent des étincelles.¹⁴» Sans oublier le bidet, que Simon confond avec « un w.c. pour nain ». Cette salle de bain, Goffette s'en souviendra bien plus tard en commentant les toiles de Bonnard, tandis que Marie, la Muse, tantôt au bain, tantôt à la fenêtre ou au miroir, aura ce goût du mensonge que promettait déjà la Monette.

A Harnoncourt

Plus tard, à Harnoncourt, il construit de ses mains une maison pour femme et enfants. Il met quatre ans. Certes, si la cuisine résonne des voix d'amis, si elle est ce corps généreux à la « chaleur de chienne », si elle mérite un éloge, c'est peut-être parce qu'elle se souvient de la cuisine d'enfance à jamais perdue, mais c'est surtout parce qu'elle reste ouverte : ouverte sur les vagabonds - c'est le titre du poème - ouverte sur ceux qui viennent et ceux qui s'en vont ; ouverte sur les routes d'exil qui la laissent loin derrière :

« O cuisine tellement ouverte et si chaude en ta douleur
depuis toujours, par tous les temps, que tu peux dire
Allez
voir ailleurs si j'y suis¹⁵ »

¹³. Guy Goffette, *Un été autour du cou*, Folio/ Gallimard, [2001] 2003, p. 63.

¹⁴. *Ibid.*, p. 67.

¹⁵. Guy Goffette, *Eloge pour une cuisine de province*, « Les portes de la mer », « Cuisine côté cour côté cœur », « Les vagabonds », *op. cit.*, p. 103.

Aucune maison ne retient donc le fils de Rimbaud et de Verlaine. Dans sa maison d'Harnoncourt il se voit tantôt en « taupe » s'« enfonçant jour après jour plus profond dans les galeries du devoir quotidien et des soucis¹⁶ », tantôt en « cheval fauché / qui n'a plus que ses yeux pour courir ¹⁷ ».

La demeure, elle, devient « comme un mouchoir refermée / sur son carré d'amertume¹⁸ ». Le poète lui consacre douze poèmes. En guise de clin d'œil à la douzième station du chemin de croix, le douzième poème se termine ainsi :

« Elle se relève mal du défi au soleil. Aveugle elle prend sa canne chaque matin
et s'en va seule bâiller au seuil car le silence des murs à l'intérieur tisse la corde
d'un pendu qu'on ne voit pas mais qui l'étrangle à petit feu¹⁹ »

Maison, poète, c'est du pareil au même. Lui aussi, d'ailleurs, rêve :

« A moi les saltimbanques
A moi les caravanes
et que la foudre me bénisse²⁰ ».

Lui aussi, d'ailleurs, se sent étranger à sa propre demeure, bien nommée « maison d'exil ». L'expression rappelle ironiquement les mots qui figuraient autrefois sur la façade des maisons aimées, en lettres peintes ou arabesques de fer forgé : « Nid d'amour », « Clair logis », etc. Peut-être, aussi, comme il existe des maisons de briques ou de pierres, la maison serait-elle faite d'exil, d'un matériau vulgaire, épais, assez collant, tel du plâtre mal pris.

Une métaphore chasse l'autre, une maison chasse l'autre, mais tout demeure pareil. « Demeure ». Avec Goffette ce mot se décline à tous les sons. Il y a du malheur dans la demeure. Au fond, « demeure » est un terme mortifère :

¹⁶. Guy Goffette, *Les Derniers Planteurs de fumée*, « Partance », Folio/Gallimard, [2000] 2011, p. 15.

¹⁷. Guy Goffette, *Nomadie*, « Avant-poème », Gallimard, coll. « Blanche », 2003, p. 11.

¹⁸. Guy Goffette, *Le Pêcheur d'eau*, « Une question de bleu », « L'or bleu », Poésie/Gallimard, 1995, p. 47.

¹⁹. Guy Goffette, *Nomadie*, « La maison d'exil », « Maison, 12 », *op. cit.*, p. 27.

²⁰. *Ibid.*, « Nomadie », « Voyage, 2 », p. 34.

« Dans la maison carrée
le verbe meurt d'apoplexie
et l'univers est exilé²¹ »

« Demeure » se dit en deux morceaux : « deux-meurent » : Goffette et Simon.

Très tôt, donc, « l'idée de partir, de vivre ailleurs, d'échapper au carcan familial, fait son chemin²² ». De là à proprement parler le charme du jardin, des bois alentours et de la rivière. Un jardin qui n'existe que par l'horizon qu'il dessine, par la vie qu'il promet, par-delà la clôture où viennent se frotter les vaches. Il était donc normal que, plus tard, Partance trouvât là sa dernière demeure, dans un autre jardin qui se souvient de l'ancien.

* * *

Les rimes de Partance

Partance suscite les rimes comme d'autres suscitent le rire. Partance a la rime facile. Plus de 640 dit le dictionnaire spécialisé. En voici trois : romance, enfance, errance.

Rime 1 – Romance

Partance, c'est en effet une histoire d'amour qui finit mal, la Belle au bois dormant qui tourne mal.

Tout commence par une rencontre prédestinée, inscrite dans les étoiles ardennaises : parce que c'était elle - la caravane abandonnée après avoir roulé sa bosse le long des routes et des fossés -, parce que c'était lui. Parce que l'un ressemble à l'autre :

« C'est ainsi que nous nous rencontrâmes, elle et moi, dans cet accablement où nous sombrions peu à peu, aboyant à la lune ; elle, souffrant d'être attachée au piquet dans

²¹. *Ibid.*, « La maison d'exil », « Maison, 3 », p. 18.

²². Guy Goffette, *Géronimo a mal au dos*, *op. cit.*, p. 27.

un paysage immobile ; moi, d'être parti tant de fois pour revenir toujours au même endroit²³ ».

L'installant au bout de son jardin, Goffette lui redonne alors une seconde chance, une seconde vie et même un nom. De même Partance lui redonne-t-elle un second souffle : « la caravane m'a sauvé ».

S'ensuit alors une liaison de deux mois, ce qu'on pourrait appeler la période heureuse, une période d'harmonie comme ces mots qui forment un vers impair tout verlainien : « Je la baptisai Partance²⁴. » C'est la période des rêves, des promesses, des à jamais et pour toujours : « nous ne nous quitterons pas. Partance vieillira, verdra lentement²⁵ », etc.

Tandis que d'autres bichonnent leur automobile ou entretiennent une danseuse, Goffette prend soin de sa caravane et y installe même son bureau. Il mène ainsi une double vie. D'un côté « la maison pleine de fureur et de bruits²⁶ », de l'autre la caravane emplies de silence, qui n'est pas « l'absence de bruits, mais la voix soudain en nous, accordée, complice, de la vie et de l'être.²⁷ » D'un côté « la maison marâtre²⁸ » ; de l'autre, la caravane où coussins et banquettes font un « lit confortable ».

Un jour, pourtant, il doit quitter Partance. On le pressentait, à la manière dont septembre, le mois qui célèbre la venue de Partance, transforme déjà le jardin en un « cimetière ». On l'avait deviné, au détour de cette phrase banale : « les meilleures choses ont une fin, dit-on²⁹ ». L'hiver et la saison des vents ont raison de leur liaison. Lui qui avait redonné vie à la caravane, qui avait retrouvé vie par elle, en elle, l'abandonne à son tour. Et l'éloge pour une caravane de province se mue en ce que, pour reprendre un titre de Goffette, on pourrait appeler un « chantier de l'élégie » :

²³. Guy Goffette, *Les Derniers Planteurs de fumée*, « Partance », *op. cit.*, p. 15.

²⁴. *Ibid.*, p. 16.

²⁵. *Ibid.*, p. 17.

²⁶. *Ibid.*, p. 16.

²⁷. *Ibid.*, p. 25.

²⁸. *Ibid.*, p. 24.

²⁹. *Ibid.*, p. 19.

« J'ai traîné longtemps, comme un malade, un convalescent, derrière les carreaux embués du salon. Je me sentais en exil. La nuit, souvent, je me réveillais en sursaut, couvert de transpiration : j'avais rêvé que nous coulions.³⁰ »

Partance est donc le titre d'une histoire d'amour tragique avec « une femme-caravane ». Tantôt elle invite au voyage baudelairien, toute en séduction et caprices : « Partance se fait câline : une île avec des palmes, ou quelque chose dans le genre³¹. » Tantôt elle prend des airs de déesse antique, tandis que vient le soir et qu'elle semble flotter, légère, portée par le soleil jupitérien : « la caravane passe lentement, comme remorquée par le nuage rouge qui descend la vallée³². »

Tantôt elle devient une mère qui éduquerait avec une autorité rassurante. Voilà d'ailleurs ce qui advient lorsque Goffette apporte trop de livres :

« Partance n'a pas supporté cet atermoiement : un matin, une des piles jonchait le sol de lino. J'ai compris la leçon, j'ai obéi sans rouspéter et reporté les livres dans la bibliothèque.

Au fond du verger, Partance souriait aux nues quand je l'ai rejointe, les mains vides.³³ »

A la fin de l'histoire, chacun retourne à son exil : elle, abandonnée aux renards et aux tempêtes ; lui, le poète en exil, la regardant de loin, telle la relique d'un automne amoureux, telle la petite culotte de satin bleu roi de Jeanine, qu'il a gardée pendant des années.

Rime 2 - Enfance

Avec ses « mauvais châssis en plexiglas », Partance a quelque chose des lieux de l'enfance, mal fermés, de travers, qui laissent passer les peines et les rêves, le vent et les araignées.

Elle tient des cabanes faites de trois bouts de planche et beaucoup d'imagination, ou du grenier dans lequel Simon aime « rester seul, allongé sur un sac de pommes de terre, près de la lucarne³⁴ ».

³⁰. *Ibid.*, p. 28.

³¹. *Ibid.*, p. 24.

³². *Ibid.*, p. 20.

³³. *Ibid.*, p. 27.

³⁴. Guy Goffette, *Un été autour du cou*, *op. cit.*, p. 38.

Ou du hangar du grand-père Joseph tant aimé mais mal marié, et avec qui Simon partage l'expérience du « petit enfer domestique » ; c'est en effet dans un « petit hangar à claire-voie », près de la Semois, que sèchent les plans de tabac ; c'est là aussi que Simon trouve son premier livre, *Le Secret du serpent à plumes*³⁵. Livre à peine entrouvert avant la gifle paternelle, et aussitôt disparu - car chez les Goffette, on ne lit pas.

Partance se souvient aussi de la remise attenante à la maison des grands parents, où s'empoussièrent le corbillard. Autrefois conduit par le grand-père Emilien, le corbillard est désormais transformé en chariot pour cow-boys et indiens, ou en terrain de jeux interdits avec Jeanine.

Avec son air scolaire lorsqu'il la transforme en bureau, elle rappelle le Bibliobus, cette « grosse baleine jaune échouée à deux pas du cimetière où tant déjà reposent qui n'ont jamais ouvert un livre.³⁶ ».

Avec son air désordonné, elle évoque aussi la caverne d'Ali Baba, l'image désignant dans la bouche du père la maison du copain Freddy : des « camps volants », « le genre caverne d'Ali Baba après le passage d'un typhon³⁷. »

Avec son air d'être sur la réserve, elle a, enfin, ce quelque chose verlainien qui la fait ressembler à la Maison des couleuvres, près de Corbion-sur-Semois où Verlaine vient se cacher en 1885 : « isolée du village, elle donne sur un ruisseau, le Joly, qui marque la frontière avec la France.³⁸ » C'est d'ailleurs dans la caravane qu'au retour du Canada, Goffette entasse tous les livres de Verlaine, allant l'amble avec ce frère de cœur, cet autre enfant du pays, retrouvé bien tard. Du caboulot, le petit troquet mal famé cher à Verlaine à la caravane il n'y a donc que quelques lettres.

Rime 3 - Errance

Avec Partance, il s'est senti arrivé. Arrivé au terme d'une errance qui l'avait mené ici et là, d'un continent l'autre, d'une femme l'autre, d'une salle de classe à une librairie. Parce qu'alors tout est simple : « Le temps ne passe plus. Et la terre est enfin bleue comme une orange.³⁹ »

Avec Partance c'est l'évidence : tel pourrait être le slogan pour un bonheur à peu de frais. Le bonheur est dans le pré, et plus encore dans le sentiment

³⁵. Guy Goffette, *Géronimo a mal au dos*, op. cit., p. 59.

³⁶. Guy Goffette, *Journal de l'imitateur*, Fata Morgana, 2006, p. 8.

³⁷. Guy Goffette, *Géronimo a mal au dos*, op. cit., p. 48.

³⁸. Guy Goffette, *L'Autre Verlaine*, « Verlaineries, Notules », Gallimard, coll. « Blanche », 2008, p. 98.

³⁹. Guy Goffette, *Les Derniers Planteurs de fumée*, « Partance », op. cit., p. 25.

d'harmonie du poète avec la terre. Le voyage en caravane est moins touristique que mystique :

« Livres fermés, je rêve dans l'ombre une heure ou deux. J'écoute les arbres, le bruit de la rivière au loin et la course des petites bêtes dans l'herbe. Mon cœur s'apaise et tous mes sens, et le pouls de la terre⁴⁰ ».

Quand les caravanes ordinaires invitent aux vacances, Partance, elle, invite à la vacance, à ce vide que vient remplir « l'âme des choses qu'on croyait en allée pour toujours et qui revient⁴¹ ». Elle enseigne autant le dépouillement que l'humilité.

Goffette a bien compris la leçon : « je ne fais rien et n'en éprouve aucune angoisse, aucun remords », « le monde n'existe plus », « il faut s'alléger pour partir », « seul compte le présent et qu'on ne revient pas.⁴² » : tels sont les mantras du poète en renaissance dans une caravane transformée pour l'occasion en temple taoïste.

Ainsi a-t-il réussi le pari de voyager immobile, enfin. Comme Christophe Colomb qui l'a tant fait rêver. Et puisqu'il est question de mer, Partance porte bien son nom ; ne dit-on pas « la partance » pour le départ d'un navire, ou « en partance » pour un paquebot prêt à quitter le port ? Le jardin devient enfin la mer, qu'il croyait déjà entendre, enfant, lorsque le vent balayait les peupliers. Elle est sa caravelle. La même caravelle que celle du navigateur génois, la même aussi que celle qui se trouve au fond du tableau de Bruegel cher à Goffette, *Paysage avec la chute d'Icare*. Caravelle impassible, qui résiste à toutes les tempêtes, et qui sera encore là bien après qu'Icare se sera totalement noyé.

Partance est donc pleine de fantômes : celui de Christophe Colomb, d'Icare, de Jeanine, des grands parents, de Freddy, de Verlaine. Et si les bons fantômes hantent la caravane, elle n'échappe pas aux vieux démons. Il y a un envers de l'histoire.

Il suffit de lire *Un été autour du cou* pour saisir, çà et là, ces phrases qui transforment le bureau en tombeau. Ici Goffette se dit « retranché du monde dans une caravane à moitié enterrée à la lisière de la forêt, un bas de femme autour du cou, mort ou tout comme, et qui n'attends plus rien.⁴³ » Là il se traite de « vieil

⁴⁰. *Ibid.*, p. 24.

⁴¹. *Ibid.*, p. 25.

⁴². *Ibid.*, p. 23 sq.

⁴³. Guy Goffette, *Un été autour du cou*, op. cit., p. 17.

imbécile reclus dans sa baraque de tôle rouillée que fouettent les branches des arbres de lisière malmenées par le vent.⁴⁴ »

Et les derniers mots du roman sonnent comme une mise au tombeau :

« je vais mourir seul, rejeté, cassé, dans cette caravane enfoncée au bord de la forêt et de la nuit, sans enfants, sans amis, avec cet été à jamais noir, comme un bas autour du cou.⁴⁵ »

Goffette se voyait encalminé dans les maisons ordinaires ; il se découvre enfermé dans une caravane qui tient du labyrinthe au fond duquel veille la Monette, mi Gorgone Mi-notaure.

Il tourne dans le récit comme dans sa caravane, noircit des pages qui laissent passer la douleur comme les lucarnes mal jointes de Partance laissent passer le vent. La caravane ne le tire pas du malheur, elle l'y enferme. Elle ne l'éloigne pas de la Monette, elle l'y ramène.

Les renards, par exemple, qui l'ont éventrée, rôdaient déjà dans la voix de la Monette, toute animale. Et lorsqu'après l'hiver, avec les cantonniers, Goffette redresse Partance, lorsqu'elle apparaît ainsi, « hirsute, défaite », ne ressemble-t-elle pas à la Monette, toute en hystérie ? Et si tout à l'intérieur est sens dessus dessous, n'est-ce pas à l'image du salon de la Monette, « un vrai capharnaüm⁴⁶ » où revues écornées et disques sans pochette jonchent le sol ?

Décidément, Partance ne sonne pas comme résilience. Peut-être n'a-t-elle croisé la route du poète que pour mieux disparaître, pour mieux laisser place à ce trou que les mots ne peuvent combler :

« La caravane a chu dans l'herbe haute
et ce qui reste n'est plus qu'un grand trou
dans la nuit où vont toutes les routes
que nous avons laissé partir

⁴⁴. *Ibid.*, p. 138.

⁴⁵. *Ibid.*, p. 208.

⁴⁶. *Ibid.*, p. 63.

seules, à regret, comme des étrangères
qui savaient lire en nos yeux l'insoutenable
attente et l'effroi de mourir ici. Nous avons
baissé trop tôt les paupières,

croyant couper à jamais les ailes du désir,
mais nos rêves sont des lions penchés
sur l'eau croupie des draps, des lions
et qui rugissent encore

quand la caravane s'ébranle avec la lune.⁴⁷ »

En lieu et place de Partance, un trou où viennent se loger des rêves brisés. Partance, ce fut donc une étoile dans la nuit, une petite maison dans le jardin. Et parce que tout s'en va, il faut s'en souvenir ; il faut en rêver encore.

* * *

Nous avons croisé Partance dans le récit dont elle est l'héroïne, dans des textes périphériques qui disent un peu de son envers.

Allant l'amble avec elle, nous avons fait de cette caravane une auberge espagnole où s'engouffrent bien des thèmes - la femme, l'enfance, la poésie, l'amour, la mort -, mais aussi bien des frères du poète - Christophe Colomb, Icare, Verlaine et d'autres encore.

Partance c'est tout cela en un seul mot. Il avait raison, Grand-père, quand il disait : « L'essentiel tient dans un dé à coudre » ou encore : « Une pipe d'écume, et c'est toute la mer, tous les voyages.⁴⁸ »

Un mot, et c'est une histoire d'amour dont on ne finirait pas de parler, parce qu'elle parle à notre cœur d'enfant, resté au fond d'un autre jardin, là-bas, bien loin d'ici. Mon grand-père aussi s'appelait Joseph ; il aimait lire le dictionnaire parce qu'il ne possédait pas d'autres livres. Dans son atelier de mécanique aussi

⁴⁷. Guy Goffette, *Le Pêcheur d'eau*, « Tout un dimanche autour du cou », « Des lions », *op. cit.*, p. 14.

⁴⁸. Guy Goffette, *Les Derniers Planteurs de fumée*, « Partance », *op. cit.*, p. 27.

il fuyait un peu du « petit enfer domestique ». Au bord de la rivière, il avait construit une cabane pour moi, toute en beaux rondins de bois, fenêtre en plexiglas et murs de tentures rouges. Un jour elle est devenue cabane à outils.

J'ai cru rencontrer Partance un soir d'automne, en Flandres, dans l'un de ces restaurants éphémères à la mode, installé dans une ferme, entre ballots de paille et toiles de tente. Elle était là, dissimulée derrière des voitures et à peine éclairée par des lampions de fête. Au loin on entendait Léo Ferré, Jean Ferrat et autres airs de la douce France. Quand je me suis approchée, j'ai vu qu'elle servait de toilettes du restaurant : personne n'y prêtait attention. Seul un oiseau bleu était perché sur la lucarne à rideaux.

Au début de l'hiver, le restaurant a fermé. La caravane est restée, offerte à tous les vents. C'aurait pu être Partance.